

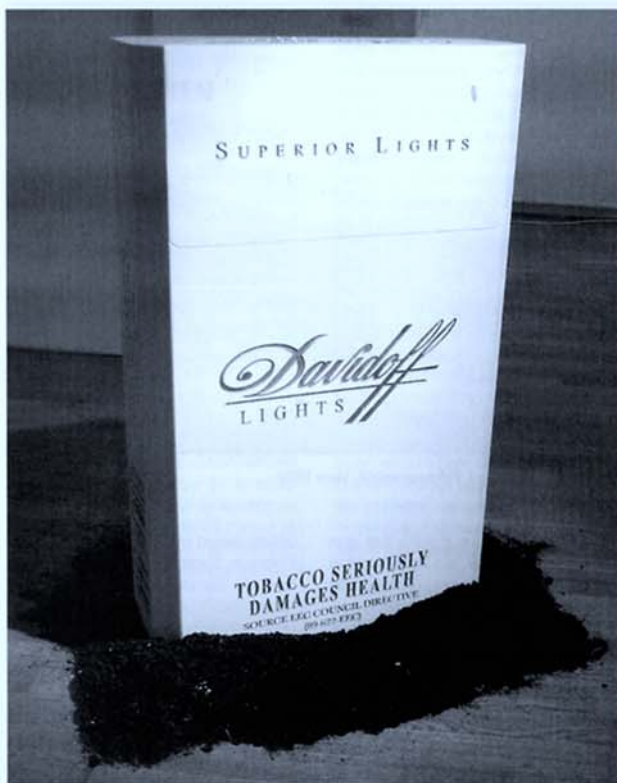
art press

paris

prosismic

Espace Paul Ricard
12 octobre - 19 novembre 2004

L'exposition annuelle du prix Ricard déçoit cette année. *Prosismic* : ce jeu de mot, qui « désigne le contraire d'antisismique », résume le propos de la commissaire Évelyne Jouanno, rappelant – et c'est une inévitable mesure de précaution aujourd'hui – un état du monde où résonne la « fin des idéologies à consonance utopique », et où chaque heure sonne la « globalisation triomphante ». De ce postulat, Jouanno tire un corollaire optimiste à propos du rôle social de l'art, « devenu un nouvel outil de confrontation... un espace de libération de la pluralité ». Franchement accentuée, la cacophonie de l'exposition joue donc en écho mimétique le vacarme du monde, de la ville, de la vie.



«Prosismic». Stefan Nikolaev. «Come to Where the Flavour Is». 2004. Marbre. 120 x 75 x 30 cm. (Court. galerie Michel Rein, Paris)

La première salle est placée sous le signe de l'œuvre sociale : soit que l'œuvre emprunte une forme réelle, soit qu'elle réfère à une expérience racontée, soit encore qu'elle utilise une imagerie standard. Marc Bouchérot adapte la baraque du vendeur mobile, survivant dans le système parallèle de l'économie de la débrouille tiers-mondiste (l'installation *Tout Va Bien*) ou donne la parole à des habitants de « zones difficiles » grâce au canal TV *Bien.com*. Le projet *Je veux être française* de Adrian Garcia Galan dégage un prototype sociologique, celui de la jeune-fille-étrangère-étudiante-à-Paris-et-baby-sitter, à travers des vidéos (des portraits frontaux), des performances et des photographies de famille. Profuses et sympathiques, ces œuvres ne se distinguent pas du Grand Tout Télévisuel ni de la Grande Rumeur du Monde, leurs intentions communicantes et leur référent réaliste oblitérant une forme soumise au message transmis.

Les grands dessins à la gouache et au tracé léger de Ruth Barabash ont quant à eux un charme adolescent : une imagerie et des phrases faussement naïves traduisent en motifs fragmentés les sentiments mêlés de l'exil, de la guerre, du tourisme et du rêve.

Sous le signe des plaisirs libérés (la luxure, les cigarettes, les bars), la seconde salle réunit une sculpture-objet paradoxale de Stefan Nikolaev, une vidéo et une photo d'Adel Abdessemed, des photos de Katia Kameli, ainsi qu'une installation-vidéo de Véronique Boudier (*Choral*). Présentées dans des box, des femmes filmées en buste par cette dernière entonnent une chanson grivoise et sonnent le cri d'une féminité sexuelle active. Ajustant le portrait frontal (encore !) de la belle femme dans son box-boxon, le dispositif de Boudier déballe un propos libertin et l'emballage si joliment qu'il semble bien gentillet. De marbre, agrandi en stèle et posé sur un tas de terre, le paquet de cigarettes de Nikolaev est une pierre tombale portant ses inscriptions en lettres d'or. Le titre (*Come to Where the Flavour Is*) accroît l'efficacité de l'oxymore : le dur marbre et la volatile fumée figurant la disparition ; les lettres d'or disent le luxe d'une mort choisie et d'un plaisir désormais délictueux, la senteur délicate d'une vérité de *memento mori*. Comme à son habitude, Adel Abdessemed choisit le geste élémentaire qui dit beaucoup avec peu : une main d'enfant fait au revoir sur un rythme sourd (*Tschüss*) ; et la photo de nuit en camaïeu gris (*Fermeture temporaire*)

condense en une image le refus subi, la tristesse et l'ironie d'un mauvais sort : le rideau de fer baissé de la daventure du bar «les Cascades», balayée d'un rai de lumière.

Le parcours se clôt avec deux œuvres ayant pour sujet la marche. Précieuses dans leur vitrine, les *World Wide Babouche - 2WB* faites main en toile Tati (le Burberry's du pauvre) synthétisent les mille et un paradoxes de l'exil en une figure, un pas de danse et de sept lieux. Enfin, la vidéo de Mircea Cantor (*The Landscape Is Changing*), qui montre un cortège de porteurs de miroirs reflétant la ville de Tirana, est un manifeste en faveur d'une imagination active, seule capable de transformer une situation concrète en possibilités multiples. Happée par les beautés kaléidoscopiques du miroir, la vidéo vire à l'esthétisme psychédélique. Entre réalisme social et imaginaire, qui ne choisirait l'imaginaire comme expédient à la désillusion réaliste et à « l'esprit de sérieux » qui animent les bonnes intentions ?

Anne Bonnin

308

BILINGUAL (FRENCH/ENGLISH)

JANVIER 2005

FRANCE Métropolitaine : 6,20 €

p.84-85